

~~Depuis 40 ans~~

Luigi Alfano,

Giovanni Privitera

Toulon, foot

Récit

et castagne

Préface de Daniel Herrero

~~sont~~

~~inséparables~~



ateliers
henry dougier

LUIGI ALFANO,
TOULON,
FOOT ET CASTAGNE

Giovanni Privitera

« Le football, ce n'est pas une question de vie ou de mort.
C'est bien plus que cela. »
Bill Shankly

À la mémoire de *Totò, u centravanti d'a Failla,*

Aux amoureux du ballon rond,
à tous les supporters du Sporting Club de Toulon,

À tous les passionnés d'un club, d'une ville, d'un sport...

À Telo Martius.

Préface

Permettez, en prologue d'un ouvrage qui lui est fort justement consacré, que je m'épanche et m'abandonne au plaisir de vous parler à l'oreille de Gennaro Luigi Alfano, celui qui, venu tôt de Napolitaine, allait parcourir en proue du navire toutes les étapes de la glorieuse aventure du Sporting Club de Toulon.

Depuis l'aube jamais calme des grandes joies du Sporting, il chevauche l'encolure du club, paletot ouvert et poitrail offert aux tempêtes et aux rafales adverses comme un fier Italien qu'il est et un pur Toulonnais qu'il est devenu.

Dans notre ville, toutes les balles ont leur tanière, voire leur chapiteau.

Mayol était l'écrin, la chasse gardée où dorment les trésors historiques de l'âme d'ici, dans des maillots rapiécés, maculés d'humeurs, paraphés de dates mémorables, gisant dans un coffre aux tiroirs grinçants au fond du vestiaire des grands.

Nos amis footballeurs adoreurs de la belle ronde et de sa cible à déflorer avaient leur antre dans la plaine abritée de Bon Rencontre, là où s'écrivent encore leurs pages à conserver.

Pendant les années de la France mitterrandienne et du Toulon arreckxien, émergea en bord de rade une bande de

footballeurs hautement talentueux « drivée » par quelques rois de harangue, caparaçonnés dans des réputations à piquer le nez et à gratter l'épiderme.

Le Sporting, équipé jusqu'au cou des valeurs batailleuses du lieu, engrangea victoires et montées glorieuses, franchit les étapes avec les dents, le cœur toujours à l'ouvrage et souvent la colère aux yeux.

L'armada sauvageonne jaune et bleue du Sporting put alors venir lutter dans le saint des saints : Mayol.

Dans ces temps-là à peine datés, tous ces footballeurs buri-nés, à l'œil irrigué de roublardise et de filouterie technicienne, avaient bien peu de boursouflures d'égo !

Le centre en retrait était l'art majeur des attaquants, le poumon de marathonien du milieu de terrain, la qualité la plus vantée.

¹⁰ Quant à la forteresse défensive, elle abritait toutes les valeurs de la ville, que ce soit celles des besogneux portefaix du marché, celles de nos Méditerranéens déracinés, et même celles des bagnards et sabordeurs réunis.

Leur signature commune était la passion absolue de la ville.

Là sévissait le centurion, grommelait l'oracle, là souquait Luigi !

Là où certains au talent moindre s'emportaient dans la convoitise et la cupidité, Gennaro Luigi grandissait dans la constance de son courage et de sa généreuse volonté de prendre soin de ses partenaires, beaucoup moins de ses adversaires !

Seize ans durant, il ne manqua quasiment aucune cérémonie !

Là où s'abattait la grêle, il était en proue, là où merlus, sangliers ou crocodiles voulaient mordre, le belluaire Luigi entraînait l'équipe dans la dignité de l'épreuve frontale.

Face aux Olympiens croulant d'arrogance et venant à Mayol en conquérants suspects, Luigi tenait le gouvernail.

Certains, allez savoir pourquoi, le pensaient désosseur alors qu'il était esthète du tacle appuyé ou glissé, d'autres, plus frelatés encore, le croyaient sans tête alors que la sienne était un missile toujours savamment guidé.

Quelques rois de presse ou de bistrot le cataloguèrent serviteur servile alors qu'il était une splendeur de servant fidèle.

Qui trouvera plus beau que cette aura constante d'un guerrier pacifique sur l'immense troupe des supporteurs et la totalité de ses partenaires ?

Luigi Alfano, de la maison d'à côté, celle de mes frères footballeurs missionnés pour les mêmes tâches dont la plus noble : faire que jamais un porteur de maillot toulonnais ne soit pris en défaut de cœur et de courage.

Luigi aurait sans doute parfaitement pu tripoter la balle ovale avec autant de réussite qu'avec ces ronds ballons. 11

Un jour de grande causerie avant un match contre des Brivistes venus à Mayol en prédateurs, j'annonçais sérieusement la formation d'équipe avec « en première ligne Diaz, Alfano, Bernard Herrero ».

Ce lapsus attestait l'estime et la considération que nous portions à ce frère footballeur !

Luigi Alfano, sacrificiel poète des rugosités, avait incontestablement du goût « à faire mal », parce que sans aucun doute cela faisait naître la volupté la plus solidarisante et communicative !

C'est bien pour ça qu'il était aimé Gennaro Luigi Alfano, lui, le meilleur enfant de chœur de la liturgie footballistique du dimanche à 15 h !

Au lendemain de la pendaison des crampons longs aux patelles de sa chapelle personnelle, la seigneuriale mission de transmettre, de donner et d'éduquer ne l'a pas quitté.

Ici ou là, le plus souvent dans son Sporting Club de Toulon d'amour, il prend soin des jeunes et des burinés, de ces hommes en quête de bonheur sur un terrain de sport !

Chapeau, Luigi !

« *Italiano Vero* », Toulonnais emblématique !

Daniel Herrero

Avant-propos

C'est bien connu, avec le temps, l'éclat des prouesses se déforme, et tend à grandir dans la mémoire populaire.

On en appelle aux déclarations des footballeurs. Mais ils ont joué tellement de matchs, qu'ils les mélangent un peu tous. Les matchs, leur tâche à eux, c'est de les jouer et tout au plus de songer à celui qui viendra après. Quant aux matchs déjà joués, ma foi, ils se sont passés comme ils ont pu...

Dans ce que racontent les journalistes et les chroniqueurs, il y a à prendre et à laisser. Certains sont scrupuleux et font état d'actions dûment étudiées, corroborées par des analyses irréfutables. Mais beaucoup, et c'est aussi humain, font parler les émotions, les prédilections et en oublient d'être objectifs. Et puis, on n'en finirait pas s'ils pouvaient attester de faits advenus dans les vestiaires ou d'anecdotes de la vie de groupe. Alors, ils supputent et on n'en finit effectivement plus.

Parti d'une version tout en témoignages et à base d'archives, la soif de détails, de métaphores, ainsi que l'envie de passer des messages, m'ont conduit à faire des ajouts, des amplifications, des hyperboles, à incorporer de nouveaux personnages et de nouveaux épisodes, à interroger plus de témoins, à entendre les versions des uns et des autres, si bien qu'on en vint à une

multitude de révélations, parfois contradictoires, et ainsi, l'histoire ne cessa de se déformer. Si le livre que vous allez lire alimente, certainement d'une façon ou d'une autre, la légende, j'ai fini par arriver, je crois, au fur et à mesure d'approximations successives, à un récit plus ou moins véridique des faits.

Giovanni Prívitera

L'abbé Deschamps

Sous le tunnel du stade de l'abbé Deschamps s'était déployé l'escadron toulonnais : Rolland Courbis, le capitaine varois, passait en revue ses troupes. Les onze guerriers attendaient depuis dix bonnes minutes et trépignaient d'impatience à l'idée de se livrer corps et âme sur le champ de bataille. Sous le ciel nuageux d'un début de soirée d'hiver au beau milieu d'une petite bourgade bourguignonne, malgré une température frôlant le zéro degré, la pression était telle que, sous d'épais maillots en lycra azur et or, la rascasse brodée sur la poitrine, l'armada mitonnait comme dans des marmites mises à cuire à feu doux. Une demi-douzaine de mètres plus haut, le bourdonnement d'une arène bondée par quelque quinze mille personnes tout aussi excitées, n'était pas pour déplaire aux onze protagonistes et rendait l'atmosphère d'autant plus bouillonnante.

Enfin ! C'étaient eux ! Là-bas au fond du couloir, les Auxerrois pointaient timidement leur nez. Dans leur uniforme entièrement blanc, ils s'efforçaient d'avancer avec cran, mais leur démarche trahissait une appréhension certaine ; dans l'air pourtant immobile, leurs coiffures tressautaient comme au passage d'un vent coulis. Quand ils arrivèrent à hauteur de leurs rivaux, ces derniers les attendaient de pied ferme.

Dévisagés sans relâche, les hommes de Guy Roux essayaient par tous les moyens de paraître sereins, mais au fond ils n'en menaient pas large. Ces dernières années, les Bourguignons jouaient les premiers rôles dans le Championnat de France, alors que Toulon côtoyait plutôt le bas du tableau. Mais cette fois-ci, ils avaient bien conscience qu'il ne s'agissait pas que de football ; il allait falloir guerroyer bravement, faire preuve d'une volonté sans faille pendant quatre-vingt-dix minutes et ne pas craquer mentalement.

Parmi les hommes en blanc, un joueur aux traits juvéniles, une tenue immaculée, les crampons fraîchement cirés, le maillot soigneusement rentré dans le short, la chevelure bouclée scrupuleusement coiffée. Gonflé à bloc en sortant des vestiaires quelques minutes plus tôt, il avait perdu toute assurance après avoir fait ces dizaines de mètres sous les regards patibulaires de ses adversaires. Quand, par inadvertance, il dirigea son regard sur sa droite, il croisa celui fixe et enflammé de son vis-à-vis, la bave aux lèvres, les sourcils froncés et le front transpirant. Il comprit que cette soirée ne serait pas un samedi soir comme les autres.

Le jeune homme n'était autre que Jean-Marc Ferreri, prodige du football français, relève potentielle de Michel Platini en équipe de France pour le Mondial mexicain de 1986 ; l'homme aux allures de bête enragée s'appelle Gennaro Luigi Alfano, mâtin Napolitain aguerri aux joutes sur prés verdoyants, de la vieille école, bourrin et menaçant, prêt à faire l'impasse sur le beau jeu – parfois même sur le ballon – pour arriver à ses fins.

L'air devenait asphyxiant quand soudain, dans le passage souterrain, retentirent deux coups de sifflet ; ceux d'un homme escorté par deux individus, l'un à sa droite, l'autre à

sa gauche, munis de drapeaux rouges et jaunes, tous trois entièrement vêtus de noir. Les hostilités étaient lancées, le match allait pouvoir commencer. Tout le monde se dirigea vers la lumière, direction le bout du tunnel, quand Luigi, tel un fauve jouissant de la fébrilité de sa proie, lança au jeune Ferreri : « Si tu espères pouvoir jouer la Coupe du monde, mieux vaut pour toi que tu ne touches pas un ballon ce soir... sinon, je te casse la jambe ! »

I. Coup d'envoi

C'est en Campanie, plus exactement dans la maison familiale des Alfano, rue Biagio Lauro à Palma Campania, à trente kilomètres au sud de Naples, que le coup d'envoi du match a été donné. Le 6 février 1958, le jour de la *San Paolo Miki*, sous un beau soleil d'hiver méridional, Elena Di Genua et Giuseppe Alfano, par respect pour la tradition, décidèrent de baptiser leur premier garçon, le deuxième de leurs enfants, Gennaro, comme son grand-père paternel. Dans le sud de l'Italie, en cette époque pas si lointaine où se déroule mon histoire, les choses allaient ainsi. Le premier garçon d'une fratrie se devait de porter le prénom du père de son père. Depuis plusieurs mois pourtant, le petit nom pour lequel le jeune couple avait opté était Luigi. Pour ne vexer personne, le lendemain, Papa Giuseppe se rendit à pied à l'hôtel de ville, *via Municipio*, et déclara la naissance du petit Gennaro Luigi Alfano. Gennaro pour l'État civil, les maîtres d'école et l'égard aux us et coutumes ; pour ses parents, pour sa famille et ses amis, en somme pour la vie, ce sera Luigi, Giggi, Giggino.

Mamma Elena était la deuxième d'une fratrie de neuf enfants. Comme il est de règle en pareil cas, elle n'eut quasiment

pas d'enfance ; encore moins d'adolescence. Et sa vie de jeune fille fut assez clairement scindée en deux : la journée, elle travaillait dans une usine de mise en conserves et, rentrée à la maison, elle s'affairait aux tâches ménagères et prenait soin de ses frères et sœurs. Peu ou prou, son existence se résumait à cela. Quand elle connut son futur mari, à l'âge de dix-huit ans, ses parents s'opposèrent à leur union. Mais Elena était une femme de poigne qui savait ce qu'elle voulait et qui était prête à tout pour y parvenir. C'est donc sous son impulsion que les amoureux s'enfuirent quelques jours, Dieu sait où, et laissèrent entendre aux parents (info ou intox ?) que l'amour avait été consommé. Les parents se retrouvèrent ainsi devant le fait accompli et deux solutions se présentaient à eux : renier leur fille ou la marier. Et c'est en épousant Giuseppe Alfano qu'elle sauvegarda l'honneur de la famille Di Genua. Une fois mariée, elle quitta son travail. C'est ainsi qu'en ces temps les choses fonctionnaient.

20

Papa Giuseppe, dit Peppino (il n'était pas bien grand), était le seul de la maison à travailler. Il était barbier et coiffeur pour hommes. Le matin, son petit salon dans la principale rue marchande de Palma Campania, à quelques mètres de la place Antonio De Martino, la place de l'église, grouillait d'hommes d'âge moyen venus échanger diagnostics et pronostics sur les derniers et les prochains matchs du Napoli et de l'US Palmese Calcio, le club local ; et, accessoirement, ils venaient se faire raser la barbe. D'autres ne débarquaient que pour converser et tenir compagnie aux premiers. L'après-midi, à partir de 16 h 30 (avant cela, c'était l'heure de la sieste, tout le village somnolait et le salon était fermé), des hommes de tous âges venaient également deviser de tout genre de choses tournant autour du football, pendant que le Père Alfano leur coupait les

cheveux au peigne et aux ciseaux. Les rares moments où le salon était vide, Peppino attendait ses chalands, les bras croisés, sur le pas de la porte, appuyé sur la pancarte qui indiquait : « *Barba, Capelli, Shampoo: 500 lire* ».

San Paolo

La passion du foot, Luigi, c'est de son père et de ses oncles qu'il la tient. Et, bien sûr, du fait d'être né en Italie à la fin des années 1950.

Le 365^e jour de l'année 1967, à quelques heures du réveillon de la Saint-Sylvestre, Peppino et son frère Tanino (Gaetano, qui n'était pas bien grand non plus) emmenèrent Luigi, alors âgé de neuf ans, à bord de la Fiat 124 du ton-ton, direction le quartier de Fuorigrotta à Naples. L'équipe du Napoli y accueillait les Piémontais du Torino dans son tout nouveau stade San Paolo, flambant neuf, pouvant accueillir plus de quatre-vingt mille personnes. Dans l'équipe aux maillots bleus, entre autres, un tout jeune gardien frioulan nommé Dino Zoff, un pur produit local appelé Antonio Juliano, et deux vedettes *oriundi* : José Altafini, Italo-Brésilien et Omar Sívori, Italo-Argentin, ayant tous deux porté les couleurs de l'équipe nationale italienne et de celle de leur pays de naissance respectif.

Arrivés devant le stade, les grilles étaient fermées. Les Alfano n'étaient pourtant pas en retard et avaient leurs billets en main. Saisis d'incompréhension, ils se rendirent vite compte qu'ils n'étaient pas les seuls dans cette situation ; quelque trois mille personnes erraient Piazzale Vincenzo Tecchio, au pied du San Paolo, en attendant qu'on leur ouvre les portes.

De temps en temps, sans crier gare, par bribes, des centaines d'entre eux se ruiaient précipitamment dans un sens, puis à l'opposé, cherchant désespérément une issue et faisant naître, chez les autres, un espoir ; mais en vain. Rien n'y faisait, l'accès était bloqué. L'heure tournait et le match allait débiter ; la foule, se voyant privée de solutions, s'impacienta, et soudain, elle se mit à pousser comme un seul homme. Les grilles commencèrent à grincer, puis à vaciller, et en quelques secondes, elles succombèrent. Une dizaine de carabiniers montés sur d'énormes chevaux et coiffés de leur béret arrivèrent au galop et tentèrent d'intervenir. Mais ils ne pouvaient plus rien y faire. Les grilles avaient cédé, la masse les avait enjambées. Talonné par la cavalerie, le flot de supporteurs se dirigeait à toute vitesse vers les tribunes.

22

Tiré d'une main par son père, de l'autre par son oncle, Luigi survola littéralement la centaine de mètres allant jusqu'aux travées où Peppino, *zio* Tanino et lui-même prirent place, quelques secondes seulement avant le coup d'envoi. Puis, il continua à planer, pourtant bien assis sur son siège cette fois.

Entre deux acclamations du public, il eut l'impression d'entendre un son à la fois curieux et familier. Mais, l'association de ce son et du lieu où il se trouvait étant hautement improbable, il se ravisa immédiatement. Quand il crut entendre une nouvelle fois le même bruit il tourna la tête, cherchant avec curiosité d'où il pouvait bien venir. Il ne rêvait pas : sur les gradins, à une vingtaine de sièges de distance, un bourriquot, paré d'un tissu azur frappé du logo du club brayait. Dans le cercle des supporteurs napolitains, on avait pris l'habitude d'arborer l'emblème du club en chair et en os dans les tribunes du San Paolo, suivant une pratique superstitieuse qui durait depuis 1927, année où l'équipe ne remporta pas un seul match et fut surnommée « *o ciucio* » (l'âne) par ses propres supporteurs. Et ce totémisme était devenu défi

Pour en savoir plus
sur les ateliers henry dougier
(catalogues, auteurs, vidéos, actualités...)
vous pouvez consulter notre site internet
www.ateliershenrydougier.com



ateliers henry dougier



@AteliersHD



@ateliershenrydougier